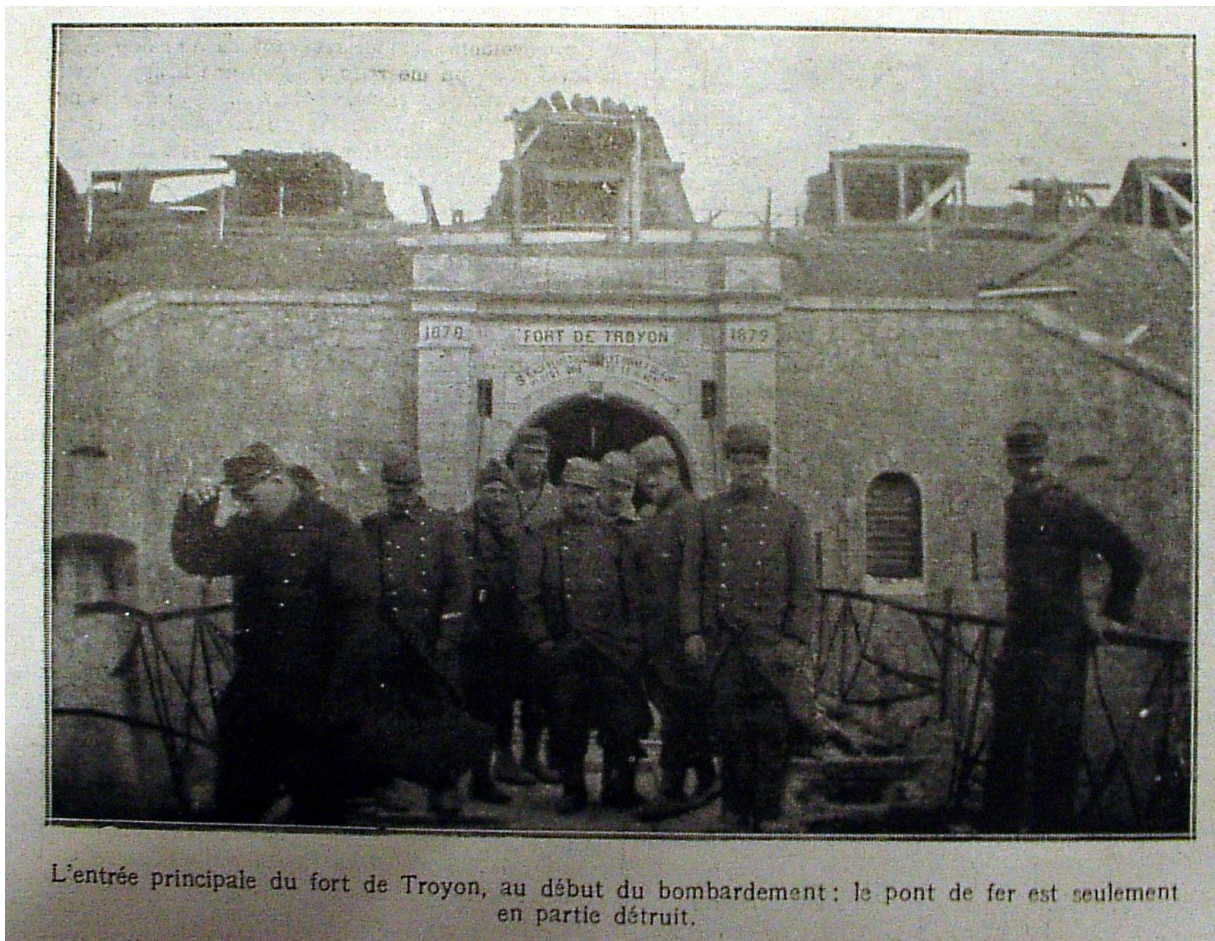


La défense du fort de Troyon : 8 décembre 1914

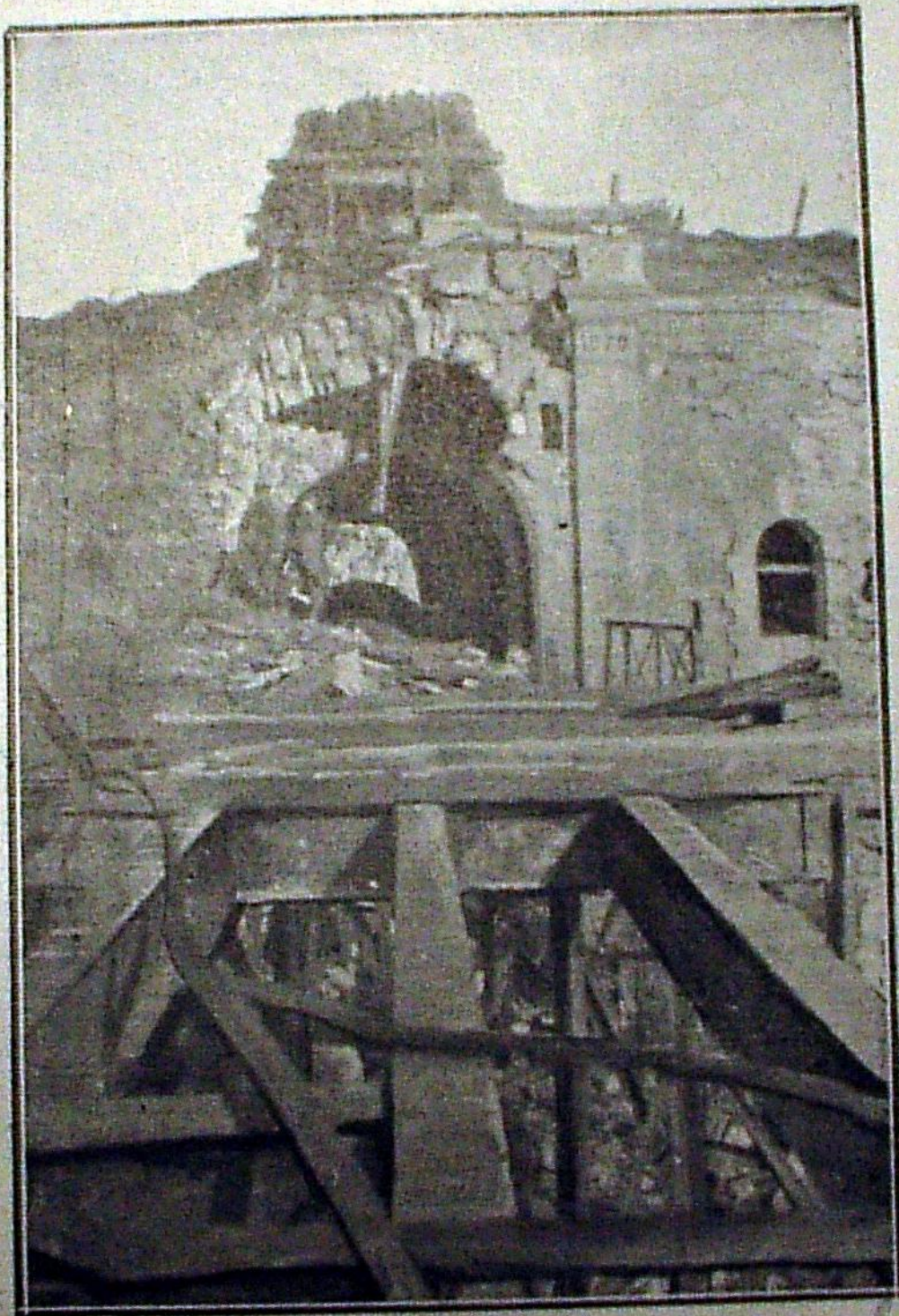
Unités concernés : 12 Dragon - 17 Chasseur - 18 Chasseur - 31 Dragon - 4 Dragon - 8 Dragon - 346 RI - 356 RI - 367 RI



LA DÉFENSE DE TROYON

Le récit qu'on va lire nous révèle sans aucune préparation littéraire les pensées et les gestes d'un officier assiégé dans le fort de Troyon. Ce n'est pas un rapport rédigé d'après des documents; c'est un journal, noté d'heure en heure sous le bombardement par celui-là même qui fut l'âme de la résistance. On trouvera dans ces pages, que l'officier destinait à sa femme, plusieurs passages de la plus affectueuse intimité, mêlés aux observations précises et angoissantes.

Nous n'avons pu nous résoudre à écarter de notre publication ces tendres pensées, et nous prions celle à qui elles s'adressaient de nous le pardonner: elles donnent à ce journal un complément de vérité et d'émotion et nous permettent de mieux connaître tous les états d'âme d'un héros.



État de l'entrée du fort, la fin
du bombardement.

Ma chère femme adorée,

Nous avons été tranquilles pendant trente-sept jours. Hier encore, j'étais allé sur l. Signal pour tirer quelques perdreaux. Dans la soirée nous avons appris qu'une forte colonne ennemie venant de Metz avait atteint les Hauts de Meuse, vers Mouilly et Saint-Remy. Ce matin, elle entrait à Seuzey et à 8 heures commençait la danse.

Depuis près de trois heures (il est actuellement 10 h. 45), nous avons encaissé environ 180 obrs de 150. Ah! notre pauvre fort! Le magasin du gardien de batterie est éventré; le logement des lieutenants l'est également. Nous avons sept pièces hors de service. Le lieutenant de réserve d'artillerie Ludger a une balle dans le dos; blessure non pénétrante; un maréchal des logis, une plaie à la poitrine, pas grave; un artilleur a un poignet coupé; un autre, une balafre au front. Enfin, un cinquième est tué. Ce sont, jusqu'à présent, les seules pertes de la garnison; mais nos batteries, après avoir essayé pendant un quart d'heure de répondre au feu ennemi, durent être évacuées. On ne voit rien. Ils tirent avec des obusiers de 150, enterrés dans des ravins que nous ne pouvons pas atteindre.

Le fort est plein de débris: corniches arrachées, terre soulevée. Il n'y a pas encore de voûte crevée. Mais nous sommes une cible vivante et immobile.

Il n'y a personne dans la région pour nous aider. Depuis cinq jours, toutes les troupes ont repassé la Meuse pour livrer une grande bataille qui dure depuis quatre jours dans la région de Triancourt-Courouvre. L'armée ennemie est en retraite, partie sur l'Argonne, partie sur Verdun. Mais, en attendant, nous sommes seuls et sans soutien. Le gouverneur de Verdun vient de me téléphoner en nous demandant de tenir quarante-huit heures; de notre résistance dépend le succès. J'ai répondu que nous tiendrions. Tant que nos caponnières ne seront pas

détruites, et elles n'ont pas encore souffert, nous pourrions tenir. Mais combien de temps?...

Je suis prévenu qu'une division de cavalerie et un régiment d'artillerie sont partis des environs de Toul ce matin au petit jour, mais ils n'arriveront sûrement pas avant demain, dans la journée.

Nous aurons sûrement une terrible attaque de nuit à soutenir. J'espère que nous la refoulerons. Il n'y a rien à faire tant que l'artillerie tire: les talus et les emplacements de pièces sont intenable. Mais quand l'assaut se préparera, il faudra bien que leur tir cesse, et nous serons à deux de jeu.

La garnison est calme. Moi, tu peux juger si ma main tremble peu. Je n'entends même plus les éclatements. Tout à l'heure, en passant devant un couloir, j'ai été projeté contre un mur par le souffle d'un obus. Je me suis relevé blanc de poussière et noir de poudre, mais sans une égratignure.

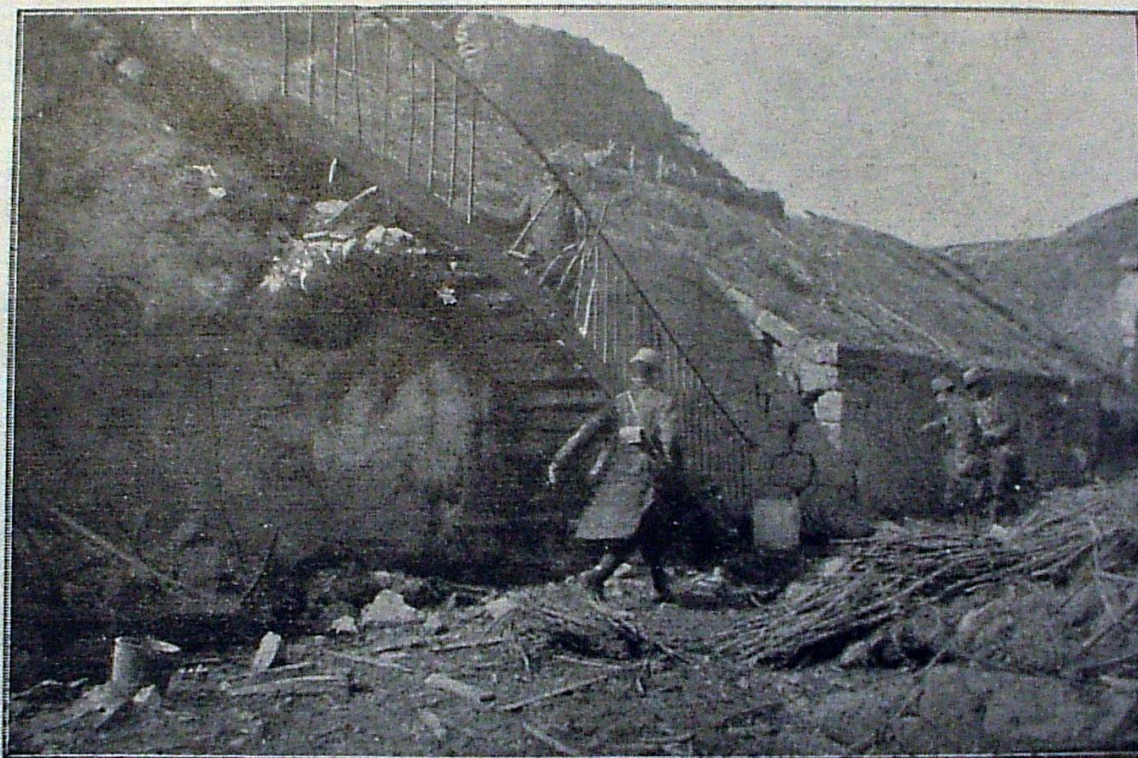
13 h. 10. — Mon sous-lieutenant, le petit saint-cyrien Salles, et moi, nous venons de déjeuner. Nous sommes les seuls qui ayons voulu manger. Pendant le repas, un obus est venu éclater contre ma fenêtre. Heureusement qu'elle est solidement blindée de traverses et de sacs de terre. Après quelques salves terribles, voici, depuis un quart d'heure, une accalmie. Jusqu'à quand cela durera-t-il?

Je t'ai là, ma grande aimée, avec notre Jacques chéri et notre bonne petite Mado qui me protège.

Je vous regarde, et vos grands yeux affectueux me sourient. Comme je te l'ai écrit il y a huit jours, si je meurs, tu pourras être fière de ton mari. Il me semble être au camp de Châlons, sous les abris, pour observer le tir de l'artillerie. Mais, au lieu de voir les obus éclater à 300 mètres, nous les entendons sur nos têtes, et le fort dégringole par morceaux. Heureusement que leurs obus sont moins puissants que les nôtres. Car nos 155 auraient déjà détruit les voûtes... Baoum ! Voilà un nouveau projectile qui tombe. Est-ce que ça va recommencer ?... Verdun nous annonce qu'il envoie un avion pour survoler les positions ennemies et nous les signaler. Mais diable ! il nous est impossible de reparaitre sur les parapets. Génicourt a bien envoyé quelques obus derrière le Signal où étaient des cavaliers ennemis. Mais ils sont rentrés sous bois, et Génicourt, pas plus que nous, ne peut voir les positions des batteries. ... Tiens ! un sifflement : l'obus passe et n'éclate pas. Il y en a environ un sur quatre qui n'éclatent pas. Tant mieux ! Si leurs constructeurs pouvaient en avoir saboté beaucoup ! Allons, au revoir, ma chère femme adorée, je vais voir un peu mes hommes pour les remonter et je me reposerai un moment si je puis, afin d'être d'attaque cette nuit.

Je viens de jeter un coup d'œil sur la cour : tout le côté face à l'horloge est éventré.

16 h. 30. — Le bombardement avait pris fin vers



L'escalier conduisant au paradis.



Une brèche: à droite un homme disparaît dans le trou creusé par l'explosion d'un projectile.

15 heures. Je suis allé reconnaître les dégâts. Il y a, en somme, peu de chose. Les maçonneries sont par terre en beaucoup d'endroits, mais dans les talus de terre ça ne fait pas grand dommage. Le souffle des obus, par contre, est terrible. L'un d'eux a éclaté sous la voûte du poste. Il a fait sortir de ses gonds la porte blindée, il a défoncé les autres portes du poste et du télégraphe, et ce sont les éclats de bois et de fer qui ont blessé trois hommes. Le reste, qui avait eu plus de peur que de mal, s'était enfui, affolé, disant tout détruit. Chacun, depuis, a repris sa place.

Maintenant, par exemple, ça commence à devenir sérieux. Il semble que les explosions soient plus violentes. A l'instant même éclate devant ma chambre un coup terrible : j'entends toute la façade de la casemate en face dégringoler dans la cour. La fumée est si noire qu'il faudra bien trois minutes pour y

voir clair. Bah! c'est une musique à laquelle on se fait. Le général Coutanceau vient de nous télégraphier de mettre toute la garnison à l'abri, dût-on, au besoin, aller dans les magasins-cavernes. De notre résistance dépend le succès des armées qui progressent sur la rive gauche. Notre chute serait un désastre.

Nous avons répondu qu'on tiendrait jusqu'au bout, tant qu'on voudrait, quinze jours s'il le faut. Le fort n'a pas de mal, tant que les talus tiennent, et un obus bouche le trou du précédent.

Il nous est arrivé, au cours du premier bombardement, environ 400 obus de 150. Depuis que j'écris (il est 17 h. 15), le bombardement est un peu moins actif: j'ai compté, pourtant, une soixantaine de projectiles.

C'est cette nuit qu'il va falloir veiller, car ils donneront certainement l'assaut. On nous signale une

forte colonne d'infanterie venant de Vaux-les-Palameix. J'ai pu me reposer environ une heure sous le bombardement. Je vais essayer d'en faire encore autant. Ping ! Au moment même où j'écris voici un obus au même endroit que tout à l'heure. Joli dégât en face de ma chambre ! Heureusement, je suis bien blindé ! A bientôt.

21 h. 25. — Depuis 19 h. 30 le bombardement est fini. On peut enfin se reposer un instant, tout en se gardant attentivement en cas d'alerte. On compte ses plaies et ses bosses. Un tué — celui de ce matin — et 12 blessés à l'infirmerie, dont Ludger qui a le poumon perforé, l'artilleur au poignet coupé, un télégraphiste avec le pied cassé, un artilleur avec le genou fracturé, le maréchal des logis Faure avec la clavicule brisée. C'est la deuxième blessure de la journée. Il y a en outre quatre ou cinq blessés légèrement qui ont demandé à reprendre leur place. J'allais dire : au feu. Au feu de l'ennemi, oui ; mais le nôtre est toujours éteint.

Pendant l'accalmie de l'après-midi, j'ai eu une alerte. On me signalait que des fantassins étaient déployés à cheval sur la grimpette. J'ai posté deux sections aux remparts, et l'on a tiré une centaine de cartouches sur... des touffes d'herbe !!! Comme les Prussiens ont des vêtements gris, dès qu'on voit dans l'herbe une touffe plus grosse que les autres, mes troupiers croient que c'est un Allemand ! Personne ne répondant à notre fusillade, pour prouver à mes hommes qu'ils n'avaient rien devant eux, je suis monté, tout droit, sur le parapet et, comme aucune balle ne sifflait, ils ont été convaincus et ont cessé le feu. Mais, pendant que j'étais debout, plus de dix mains me tiraient en arrière pour me forcer à m'abriter.

— Mon capitaine, que deviendrait le fort sans vous ?

C'est admirable de voir ce que peut, au combat, l'officier énergique !

On avait dû m'apercevoir des batteries ennemies, car, un instant après, la rafale reprenait par une salve de quatre obus, trop longs heureusement. Ils passèrent en sifflant sur nos têtes et allèrent massacrer deux vaches dans notre parc à bétail installé dans le réseau.

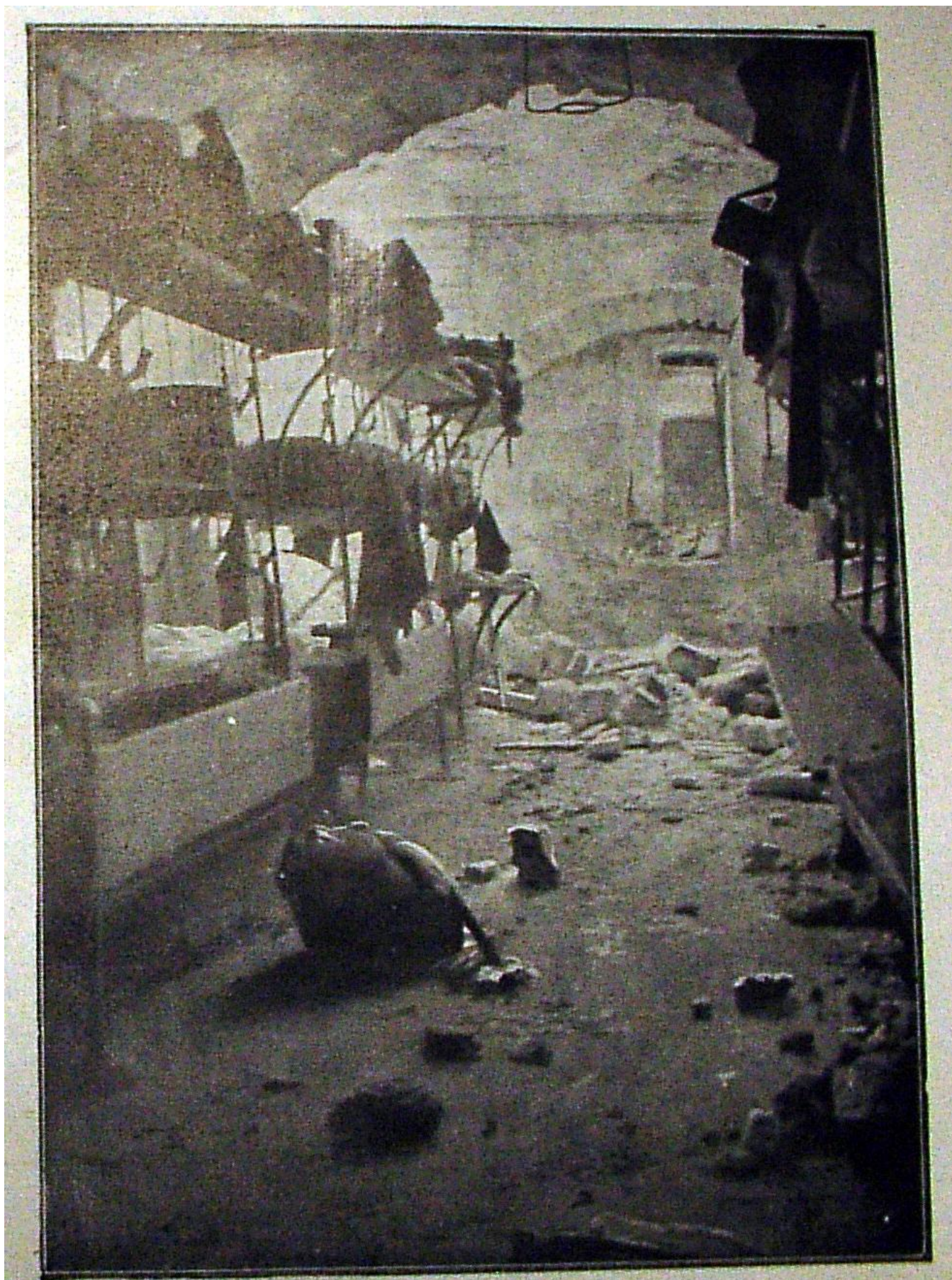
A présent, je viens de manger, j'ai fait ma toilette, car je ressemblais à un charbonnier, couvert de terre et de fumée ; je me suis rasé, afin d'être



Éclatements d'obus de gros calibre devant le fort de Troyon.



Une cour intérieure après les premiers projectiles.



Une chambre éventrée par un obus.

propre pour le combat de cette nuit ou pour le bombardement qui recommencera demain.

J'ai été visiter les blessés qui sont calmes. Je viens de donner des ordres pour qu'on remonte les pièces d'artillerie abîmées et pour qu'on rétablisse les blindages démolis. Il faut encore tenir. Je ne sais pas où est le gouverneur. Il doit se reposer : depuis trois jours il n'a pas dormi.

Je suis seul maintenant à prendre mes repas : Salles lui-même, qui m'a tenu compagnie à midi, avait l'appétit coupé ce soir. Les autres boivent, mais ne mangent pas. Ils ont tort, car il faut à tout prix reprendre des forces...

22 h. 15. — Au moment où j'écrivais, un coup formidable éclate à l'intérieur du fort avec dégringolade de plâtras. J'entends des cris, on m'appelle :

— Mon capitaine ! voulez-vous bien descendre, s'il vous plaît. Je crois que j'ai la jambe coupée !

C'est mon pauvre sous-lieutenant Salles qui m'appelle d'une voix blanche. L'obus est descendu à travers une cheminée d'aération des égouts ; il a projeté la porte en fer avec des débris au milieu du couloir du rez-de-chaussée et Salles était juste en face, somnolant sur un banc. Pauvre garçon, sorti de Saint-Cyr le 2 août, pour la guerre, plein d'entrain et d'ardeur, désolé d'avoir été affecté à un fort parce qu'il aurait voulu faire campagne. Il se plaignait de rester ici, l'arme au pied, tandis que ses camarades avaient l'honneur de se battre. Et, sans avoir pu se battre, le voilà estropié. Il va falloir lui couper la jambe. Le fémur est brisé au-dessus de la rotule et la jambe ne tient que par des lambeaux de chair au jarret. Vraiment, c'est atroce ! Un si gentil garçon, si déférent pour son capitaine, cherchant toujours à bien faire ! Je l'ai porté moi-même à l'ambulance avec le lieutenant Kieffer. En route, il me demandait pardon de me causer un pareil dérangement, sans un mot de plainte, doux et calme. C'est terrible !

Et dire qu'il faut attendre encore, attendre toujours ! On nous demande de tenir bon. Nous tiendrons. Mais combien en restera-t-il ?

Bonsoir, ma femme aimée, je vais tâcher de dormir une heure ou deux en songeant à toi, à ton amour si grand et si profond et à notre cher petit Jacques. Il prie pour son papa, et Dieu nous protégera. Bonsoir !

5 h. 15. — Et voici la danse qui recommence. Après avoir tiré une salve toutes les vingt ou trente minutes pendant la nuit, on nous avait laissés tranquilles à partir de 3 heures du matin. A 2 heures, à 2 h. 45, à 3 h. 30, alertes par nos sentinelles, qui croyaient voir des patrouilleurs ou des travailleurs ennemis dans le réseau. C'étaient des buissons remués par le vent. Mais ces alertes perpétuelles sont fatigantes. Enfin, il n'y a pas eu d'assaut, et c'est toujours autant de gagné. Ils craignent sans doute de ne pas nous avoir assez démolis. Et ils ne se trompent pas, car à part une vingtaine de blessés et un mort, la garnison est solide au poste et le fort n'est pas détruit. Toute la façade Sud-Ouest de la cour centrale est démolie, mais le parados tient bon et les terres sont épaisses. Nous attendons, stoïques, que les troupes envoyées de Toul viennent nous délivrer.

Tout à l'heure, j'ai été appelé au téléphone par de Montalembert, aux Paroches. Il me demandait des nouvelles et me disait qu'ils avaient fait hier l'impossible pour nous aider, mais qu'ils ne voyaient rien. En effet, la batterie qui nous tire dessus et dont le tir, la nuit, était aussi précis que le jour, est située pour eux hors de portée. J'avais profité de l'accalmie pour visiter un peu le fort. Il est un peu plus abîmé qu'hier soir, mais ce n'est pas sensible. J'ai vu dans la cour n° 1 un obus non éclaté : c'est bien du 150. Actuellement, ils ont dû atteindre un de nos dépôts à projectiles, car en voici une vingtaine qui éclatent à quelques secondes d'intervalle, et bien plus faibles que les détonations allemandes. Ce sont sans doute des obus à balles de 90.

6 h. 20. — Je viens de diriger moi-même, comme observateur et commandant de batterie, un tir à obus explosifs de 90 sur les tranchées que deux sections environ établissent au Signal. Au second coup de canon, nous avons culbuté le centre d'un élément de tranchée que deux gradés et une dizaine d'hommes dirigeaient. Mais le résultat ne s'est pas fait attendre. Voici les 150 qui rentrent en action. Environ quarante obus sont déjà tirés. Le souffle de l'un d'eux vient d'éteindre ma lampe. Dieu ! que ça claque !

Une dépêche de Commercy nous annonce que la

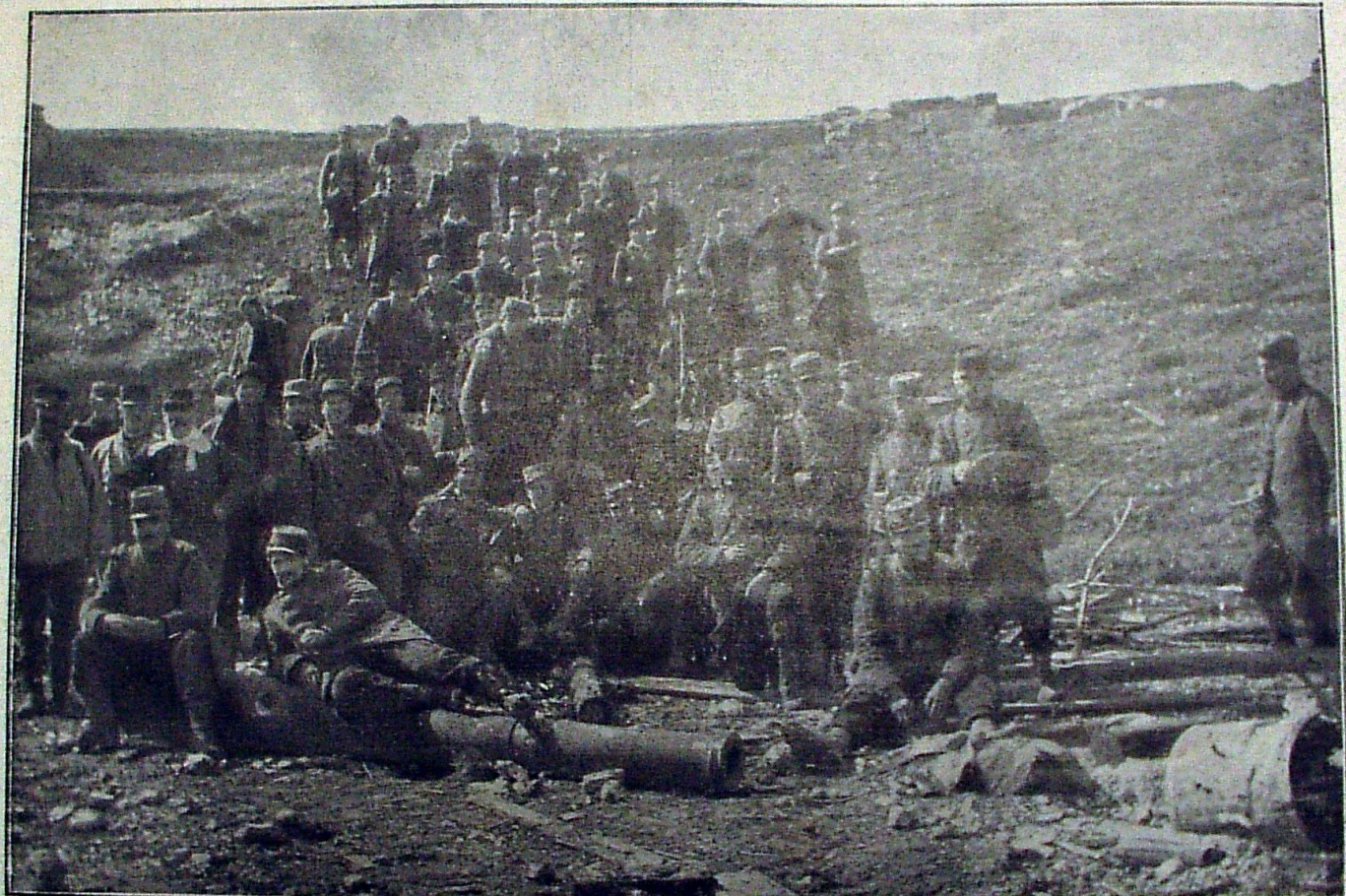
2^e division de cavalerie venant de Toul est à Buxerulles et son aile gauche à Spada. On nous demande des précisions sur les positions ennemies. Je viens d'envoyer tout ce que nous savons : une batterie de 150 au rentrant du bois de Lamorville, à 800 mètres à l'Ouest de Deuxnouds; une batterie de 77 de campagne derrière la corne E de la Gauffière, cote 259; de l'infanterie creusant des tranchées au Signal de Troyon.

Décidément ça tape trop fort dans mon coin, je vais me mettre dans un magasin à poudre pour me reposer un peu, car je suis assourdi et j'ai mal à la tête. Un peu de repos me remettra vite...

L'auteur de ce journal ne put le continuer, parce qu'on vint le prévenir que l'on voyait arriver, dans la direction du fort, des cavaliers allemands avec un immense drapeau blanc. Le capitaine se rendit sur le talus, tandis que les parlementaires — deux officiers, accompagnés d'un trompette — se tenaient à 30 mètres au delà du réseau. Par trois fois, l'officier français fut sommé de rendre le fort. A la première sommation, il répondit: « Jamais! » A la deuxième: « La France m'a donné la garde du fort, je le ferai sauter plutôt que de le rendre! » A la troisième: « F...-moi le camp, je vous ai assez vus... A bientôt, à Metz! »

Aussitôt après le départ des parlementaires, le bombardement recommença. De l'artillerie plus lourde entra bientôt en action. C'étaient maintenant des obus de 280 et de 305 qui tombaient drus sur le fort. Dans la nuit, le capitaine, prévenu qu'une masse noire assez profonde s'avancait vers la caponnière Sud, rassembla ses sections. Il les plaça à l'abri et fit ouvrir le feu sur l'ennemi qui commençait déjà à cisailer le réseau de fil de fer. Le capitaine donna alors l'ordre de tirer à mitraille. La panique se produisit et les Allemands s'enfuirent, abandonnant morts et blessés.

C'est pendant cette nuit que le capitaine, qui s'était rendu au ravelin pour y encourager ses hommes, fut renversé par un obus de 305. Le formidable projectile éclata à un mètre derrière son dos lui faisant de nombreuses blessures. Aussitôt pansé il continua à commander son fort et à reconforter ses hommes. Le bombardement se poursuivit, plus intense, et le fort ne se rendit pas. C'est alors



Les soldats de la garnison dans les ruines du fort de Troyon.

que la division de Toul arriva pour le dégager. Le capitaine put enfin être évacué, non sans avoir fait hisser sur les ruines du fort le cher drapeau de notre France.

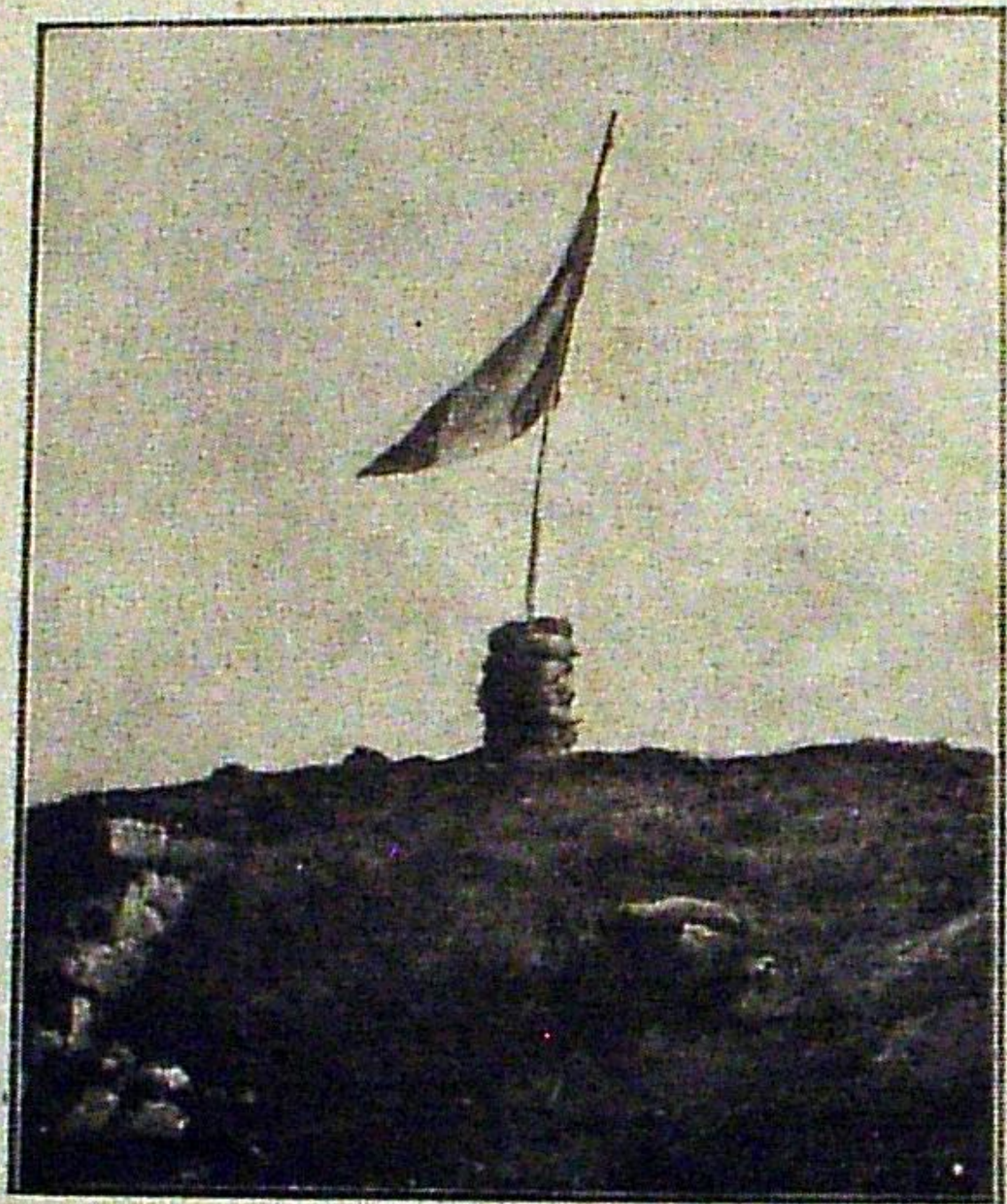
A l'hôpital de Verdun, les généraux vinrent féliciter le héros de cette magnifique résistance et le décorer de la croix des braves.

UNE VISITE AUX RUINES

Ce que devint le fort sous le bombardement intensif des pièces allemandes de 150, 280 et 305, ce que sont les ruines sous lesquelles la garnison continua de résister, un autre officier, qui passa à Troyon au mois de novembre, nous l'apprend dans cette relation minutieuse, aussi technique que pittoresque :

C'est un coup de théâtre qui se produit lorsque, ayant rejoint la route de Troyon au fort, le regard plonge dans les fossés où tout un amas de décombres, poutrelles en fer, débris d'affûts, madriers, gisent pêle-mêle avec les pierres des voûtes éventrées, des soutènements éboulés. Sur cette pénible vision, un soleil pleurard de novembre jette sa note mélancolique ; sa lumière blafarde fait ressortir la tonalité blanche de cette carrière de pierre, de ce chantier de démolition.

Au fur et à mesure de notre avance, les redans et les

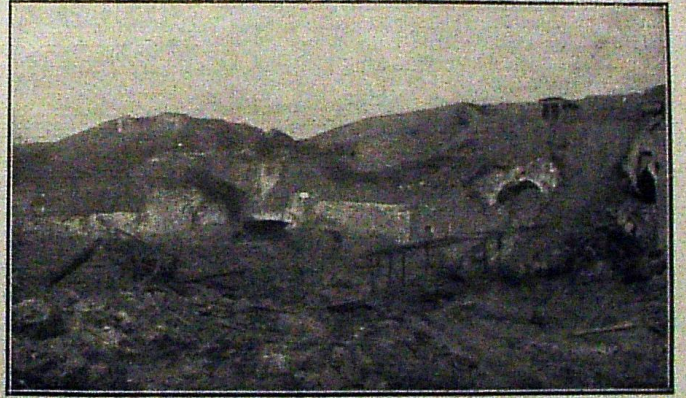


Le drapeau sur les ruines glorieuses.

saillants nous réservent leurs surprises. Ici, c'est une bouche à feu qui, démontée de l'affût, montre au passant ses glorieuses blessures : deux bosses bien visibles témoignent de la force du coup qui la mit à mal. A côté, deux tronçons d'un second tube montrent leur cassure grenue ; un affût en tôle tient fort de l'écumoire ; un caisson inutilisable se trouve derrière ; et, complétant le tableau, bouts de bois, fascines et gabions épars, glorieux débris du retranchement où se trouvait le canon prouvent que les projectiles ennemis arrivaient en plein sur les pièces, dont « les autres » connaissaient l'emplacement exact. Oh ! l'avant-guerre !

Tout en longeant le bord du fossé, nous nous retournons et le spectacle complète celui de l'entrée : quelques cornières tenant à grand'peine sur les potelets, c'est tout ce qu'il reste de la passerelle. Les voûtes éventrées par les 280 montrent leurs gueules béantes. Les obus de rupture, traversant l'épaisse couche de terre et la maçonnerie, éclatèrent à l'intérieur, et, défonçant le sol, mirent parfois à jour quelque souterrain.

La porte centrale, particulièrement abimée, nous intrigue. Pour y parvenir, à défaut de la passerelle, nous traversons l'amoncellement de pierre et de bloc de tous matériaux qui encombre le fossé. Un Parisien blagueur nous devance ; il a de l'entraînement, dit-il, et c'est aux travaux du Métro qu'il le doit. Une fusée de rires part ; la gaieté française veut reprendre ses droits ; nos fronts trop longtemps plissés se dérident. A la guerre, il n'est pas rare que le comique côtoie la mort.



Les effets d'un bombardement à coups d'obus de 280 et de 305 millimètres.



Etat actuel d'une cour du fort de Troyon.

Du portail l'entablement est tombé ; on y lit encore le nom du fort. Au sommet d'un pilastre la date de construction, 1879, est intacte. A côté d'elle, une tache noire : c'est la poulie à gorge du pont-levis. A droite, un parapet ; à gauche, des éboulis. Puis, au milieu, se succédant, parties éclairées, parties dans l'ombre, une enfilade de passages voûtés. Comme nous avançons, nous voyons, faussé, mais debout quand même, un battant de la porte de fer ; le second gît à terre déchiqueté par la petite mitraille. Le vantail nous sert de tremplin, et nous débouchons dans une première cour intérieure de forme allongée. Les arcades qui y donnent sont démolies. Les baies des salles et des magasins portent encore leurs volets faits de tronçons de rails superposés et, dans les couloirs intérieurs, des cloisons épaisses de bois en grume, disposées en chicane. Tout était prévu pour aider au va-tout de la défense intérieure, au cas où l'assaut aurait réussi.

Le bouleversement est général. La petite machine à vapeur a ses organes cassés. Dans une salle où un écriteau prescrit : « Le plancher ne sera pas soumis à des charges dépassant 300 kilogrammes au mètre carré, » un obus a accumulé des moellons ; un petit escalier tournant en est engorgé. Ni lui ni le plancher n'ont cédé. Les caisses de riz des magasins ont coulé à terre, défoncées ; les denrées de toutes sortes sont éparpillées, tant par les obus que par la maraude.

Et partout des platras. De loin en loin, un cône d'éboulis ; au-dessus de lui, dans la voûte, un trou de 30 centimètres de diamètre environ, cheminée que s'est forée l'obus à travers l'épaisseur de terre et les voussoirs. Le projectile, parfois, non content de son travail, s'enfonce dans le sol et met à découvert quelque galerie souterraine.

Dans tous les cas, ce ne sont qu'intersections régulières et figures quasi géométriques. C'est du travail soigné et cette visite est des plus instructives pour l'architecte et pour l'ingénieur. Mais je suis à cent lieues de mon cours de résistance et cette suite de tableaux par-



Projectile de 305 non éclaté.

lent plus au cœur qu'à la raison : rien de plus émouvant que cet anéantissement d'un de nos forts d'arrêt, témoin des luttes héroïques que l'on sait.

La seconde cour nous réserve cette triste surprise de murs arrachés laissant voir en coupe, comme sur les dessins de maisons à bon marché, les chambres où les chaises, les tables, presque intactes, avec les lampes et les paperasses, semblent attendre le sergent-major ou l'officier. Ici, le plancher tient comme par miracle, là, un chaînage d'angle serait ébranlé d'une chiquenaude, semble-t-il, et entraînerait tout l'édifice dans sa chute.

Le chemin de ronde achevant notre visite n'apporte que des compléments aux convictions acquises : la soute au charbon, qui ne prit pas feu, était pourtant bien repérée, comme aussi l'emplacement de toutes les pièces de canon. Nous allions songer au retour quand un corps lisse attira nos regards. Il s'enfonçait un peu dans la terre sur laquelle il était couché. C'est un spécimen non éclaté des projectiles qui tombèrent sur le fort. Il mesure 1 m. 18 de haut ; son calibre est de 305 $\frac{m}{m}$. Cet obus géant pèse 400 kilogrammes. Que penser de son frère aîné, l'obus de 420, si le cadet fait de tels ravages.



Un passage voûté éventré, dans le fort.

L'AVEU DE L'ÉCHEC ALLEMAND

Pour que l'histoire de l'attaque et de la défense de Troyon fût complète, il fallait avoir, avec le rapport des défenseurs que nous avons lu plus haut, un récit dû aux assaillants. L'aveu de l'échec allemand est rapporté dans une lettre d'un officier bavarois qui trouva la mort en montant à l'assaut du fort. Cette lettre a le ton lyrique d'un poème. L'affaire de Troyon fut si importante et terrible qu'elle a donné naissance, déjà, chez nos ennemis, à une légende, — la légende de la Meuse.

Voici ce curieux document :

... Le poste est au bord du talus, solitaire, et la nuit tombe doucement. Le feu du poste vacille ; l'étincelle s'envole et avec elle ma pensée retourne vers toi, chérie. Laisse-toi raconter la légende de la Meuse.

C'était jeudi après-midi. Mot d'ordre : assaut du fort Troyon. Angoissant il court de bouche en bouche. Muettes, les colonnes s'avancent. Où étaient leurs pensées ? Les mots qui dérident ? Bavarois et fantassins du « 47^e Luitpold » sont coude à coude pour la première fois. Hélas ! six cents d'entre eux pour la dernière. Voilà la légende que les vents qui soufflent des bords de la Meuse murmurent entre eux.

Nous les voyons, ils montent à l'assaut ; nous les voyons, ils sont émus ! Nous entendons l'écho de leurs hourras : nous les voyons, ils sont victorieux ! Dans le vent volent

les projectiles ; à 500 mètres, coulent les eaux de la Meuse. En avant, frères ! L'infanterie est balayée comme dans un tourbillon. En colonne, elle cherche à atteindre le pont. Plus de cartouches. Coude à coude, les nôtres tombent sur les positions avancées. Où arrivent-ils ? Enfants, que fait donc notre artillerie ? Tire-t-elle sur nous ? Non, c'est l'artillerie française qui, sur notre front, salve par salve, couche nos frères.

L'oreille de l'homme n'entend qu'un son, l'œil ne voit qu'un éclair ; des troncs humains, des bras, des jambes volent en l'air. L'aile gauche, la plus rapprochée du pont, subit des pertes effroyables. Les larmes coulent des yeux de notre père, le vieux major, à la vue de son bataillon immolé : « Où est notre artillerie ? Pas de munitions ! Nous ne pouvons pas tenir sur la position ! » Puis il tombe grièvement atteint ainsi que le général de brigade. Les Français poursuivent de leurs obus notre retraite et atteignent encore maint d'entre nous. Vingt et un officiers et six cents morts ou blessés, dans nos deux bataillons. Cependant au bout de 500 mètres, demi-tour, et peu après nous reprenons bien.

C'est maintenant un combat douteux ; Adversaire redoutable ; des forces faibles et un terrain exceptionnellement difficile ; des troupes aux nerfs épuisés, par les jours et les nuits de tranchées, le froid, la faim. Espérons que bientôt nous repartirons en avant.

Pas une minute de sécurité pour notre existence. Hier nous étions soutien d'artillerie. Les Français nous envoient leur salut vespéral. La position est reconnue par les aviateurs. La première salve tombe à 20 mètres de notre position. Emotion et angoisse ! Douze autres salves éclatent à 50 mètres derrière nous sur la pente du coteau. Nos artilleurs avaient laissé leurs pièces enterrées et avaient fui vers le bois. Terrible canon que leur 75 !

... Tard dans la nuit, après la canonnade, arrivent les postaux et le courrier.

Ainsi se succèdent les heures graves et joyeuses...